

*JEF LAST*

**Mon ami André Gide**

(suite)

traduit du néerlandais  
et annoté par  
BASIL D. KINGSTONE

## VII

Je ne sais plus quand, après la guerre, j'entendis pour la première fois comment cela s'était passé pour lui. Ma première lettre à Gide est une des nombreuses lettres qui se sont perdues, <sup>1</sup> mais sa réponse sonna comme une fanfare de joie et prouve combien, pendant tout ce temps, il resta fidèle à ses amis :

Hôtel Sarciron, Mont-Dore  
Puy-de-Dôme  
Mais, dans dix jours : 1 bis, rue Vaneau, Paris VIIe

16 août 45.

Mon bien cher Jef,  
Enfin!!

Ton effroyablement long silence m'a laissé tout le temps de te croire à jamais disparu. Mais non : j'attendais ta lettre avec confiance et ne voulais attacher aucun crédit aux rumeurs absurdes qui couraient à ton sujet. Ah! Combien heureux de te retrouver, et non changé! Heureux aussi des nouvelles que tu me donnes des tiens : de ta femme et de Femke. <sup>2</sup> Je craignais que tu n'aies oublié le français; mais ton excellente lettre est aisée et sans faute aucune. <sup>3</sup>

À quel point il était resté le même à d'autres égards aussi, se voit dans quelques lignes typiques de l'assez long récit de son séjour pendant la guerre dans le Maghreb :

Après trois ans dans le midi de la France, j'ai vécu trois ans en Afrique du Nord : à Tunis d'abord, tout le temps de l'occupation allemande (j'ai dû me cacher les derniers mois), puis au moment de la délivrance; ensuite, en Algérie et au Maroc

<sup>1</sup> La *Correspondance* donne pourtant une lettre de Last en date du 3 juin 1945, qui semble bien la première depuis la guerre (p.108-9).

<sup>2</sup> La fille aînée de Last, qui dit d'elle dans sa lettre qu'elle « a été prisonnière dans les camps de concentration allemands pendant 10 mois. Elle a vécu des choses incroyables et horribles. »

<sup>3</sup> *Correspondance* p.109-10.

à Fez, en compagnie de Si Haddou (Guy Delon),<sup>4</sup> non plus dans la « maison sans fenêtres, » mais dans la charmante Villa Brown, que tu connais, je crois. Tous les amis de là-bas, en particulier Delon et Farroul, vont bien et se souviennent de toi très affectueusement. Puis, Alger de nouveau, plus d'un an; vie très morne. Mais un jour je n'ai plus pu y tenir : j'ai pris l'avion pour Gao, sur le Niger, par grand besoin de revoir des nègres, une population heureuse et nue, des enfants beaux et rieurs... N'y ai d'ailleurs passé que quatre jours, durant lesquels j'ai pensé crever de chaleur.

Peu après, nous nous revîmes à Paris. Je décrivis ces retrouvailles dans une interview dans *De Vlam*<sup>5</sup> du 8 juin 1946 :

Je monte l'escalier à pas de loup : le train de Bruxelles m'a déposé à la gare du Nord à six heures du matin, et je n'aurais pas réveillé Gide de si bonne heure pour rien au monde.

Une note est pendue à la porte : « Key under the mat. »<sup>6</sup> Heureusement ! J'ouvre la porte précautionneusement et entre tout doucement. Mais voilà Gide qui vient vers moi dans le corridor et m'embrasse. Il m'attend depuis une demi-heure déjà.

Et il a l'air si jeune et si éveillé ! « Tu as vraiment rajeuni, » voilà les premiers mots sortis de ma bouche.

Je me rappelle ce que je lui avais écrit à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire : « À soixante-dix ans, tu resteras toujours mon ami le plus jeune. » Mes mots semblent toujours valables.

Et pourtant, comme ces six ans ont été terribles, et comme il a dû souffrir du sort de sa France bien-aimée !

Il commence par me rassurer. Non, matériellement, il n'a pas beaucoup souffert. Puisqu'il était resté dans la partie non occupée de la France, il a pu partir le 5 mai 1943 pour Tunis. Là, il a pu travailler plus ou moins en paix jusqu'au dernier mois. Mais alors, la police italienne a fait une descente sur la maison d'amis, où ils ont trouvé des parties très compromettantes de son journal. Averti à temps, il a dû se cacher pendant un mois.

« Mais beaucoup plus que de la défaite, dit Gide, j'ai souffert du déclin du moral qui s'est manifesté alors dans une grande partie de ma nation.

<sup>4</sup> C'est chez Guy Delon que Last a passé de si heureuses vacances en 1935, marquées par la liberté sexuelle (voir le chapitre III).

<sup>5</sup> Last avait rédigé *De vonk* (l'étincelle), journal clandestin des années d'occupation; à la Libération il en changea le nom à *De vlam* ((la flamme).

<sup>6</sup> « Clé sous le paillason. »

Car je ne pouvais prévoir alors l'esprit magnifique qui a animé notre jeunesse par la suite. »

« As-tu pu travailler quand même? »

« Peu d'œuvres créatrices, » dit Gide, « mais j'ai enfin complété ma traduction d'*Hamlet*, et j'en suis assez satisfait. D'ailleurs c'est Jean-Louis Barrault, à mon avis un de nos meilleurs acteurs, qui m'a persuadé de reprendre ce travail que j'avais si longtemps laissé traîner. Je compte qu'il le portera à la scène cet hiver. Je regarde Barrault non seulement comme un de nos meilleurs acteurs, mais aussi comme un des meilleurs joueurs de pantomime. Tu sais sans doute que la pantomime est un de nos arts les plus anciens. C'est également lui qui m'a suggéré un autre travail, que je viens de compléter : l'adaptation pour la scène du *Procès* de Kafka. Barrault m'a signalé toutes sortes de possibilités scéniques que je ne connaissais pas. Ainsi, il y a dans la pièce une scène où le héros ne parle que par gestes, pendant que le public entend par des haut-parleurs ce que lui crie le tribunal invisible. »

« Et à part cela, as-tu écrit de la prose? »

« J'ai préparé le texte complet, non seulement de mes pages de journal, mais de mon journal entier, dont une partie a paru pendant que j'étais toujours à Alger. D'ailleurs cela m'a valu de terribles attaques, et un député corse a même écrit que je devrais être fusillé pour ce que j'avais écrit sur le paysan français. »

« Ça alors! »

« Oui, mais j'attache beaucoup plus d'importance à mon *Thésée*, que j'ai écrit juste après la Libération dans une période de grand entrain et lucidité. J'aimerais que tu le traduises en néerlandais, je te l'offre et je serais heureux d'avoir ton jugement là-dessus aussitôt que possible. »

J'ai emporté le livre avec moi et l'ai lu d'un trait, ce matin même, assis sur un banc en face du Dôme des Invalides, par un temps splendide qui présentait Paris à son meilleur et m'a mis dans le même état d'entrain et de lucidité.

C'était du meilleur Gide : un mélange de sagesse et de moquerie piquante, d'un sérieux presque poétique et marqué d'un humour bien à lui qui donne à tout une saveur de printemps et de jeunesse éternelle.

« Je l'ai écrit, » a dit Gide plus tard, « comme une sorte de testament. » En effet, on pourrait prendre le dialogue entre Œdipe et Thésée, qui ferme le livre, comme une sorte de profession de foi.

Non, Gide, notre Gide des *Nourritures terrestres* et des *Nouvelles nourritures*, ne se crèvera jamais volontairement les yeux pour trouver sa

lumière dans l'obscurité. Il ne sera jamais à l'aise dans une religion qui trouve nécessaire de nier le monde des sens pour découvrir le monde de l'âme. Il « reste enfant de cette terre, » et Thésée, tourné vers le plaisir, croit que l'homme, si taré qu'Œdipe le juge, « doit faire jeu des cartes qu'il a. »<sup>7</sup>

Lors de ces retrouvailles, il formula déjà les paroles qu'il allait répéter à Munich : « Je crois au témoignage des petits peuples, je crois au témoignage des petits groupes. Le monde sera sauvé par quelques-uns! »

Ces quelques-uns devaient être libres de la peur, y compris la peur des tabous sexuels, car le sexe pourrait préluder à l'Amour, qui s'étendrait alors de l'individu à l'Humanité, comme Platon l'a voulu.<sup>8</sup> La vie sexuelle ne serait plus alors un péché mais un jeu joyeux, et les rapports de deux personnes ne seraient que la porte d'entrée dans un nouveau communisme. Un communisme qui ne s'opposerait pas à ce que le Christ nous a enseigné, mais qui rejeterait toute croyance aveugle et dogmatique qui empêche l'intellect de se déployer ou qui subordonne la pensée à un commandement.

Et Gide déclara « qu'il avait mis toute sa confiance dans la dignité humaine et dans une attitude morale de fermeté intérieure. »

Cette conversation me fit infiniment de bien, et que ce fût important pour Gide aussi, se voit dans la lettre qu'il m'écrivit :

« Chaque fois que je te revois, tu es aussi jeune que quand je t'ai rencontré pour la première fois. Et tu me transmets tout de suite quelque chose de ta jeunesse, car bien que je sois tellement plus âgé, je ne le sens plus en ta compagnie. Je sens alors seulement qu'on peut faire de grandes choses quand on est jeunes ensemble. »

Gide me donna à cette visite un article pour *De Vlam*, que nous publiâmes fièrement dans notre numéro du 8 juin 1946. Je cite les passages les plus importants :

Montesquieu est d'avis que la cause de la vitalité exceptionnelle de la France est à chercher dans la multiplicité de son génie. Hier, nous avions besoin de guerriers courageux; aujourd'hui, nous avons besoin d'architectes, et nous les

<sup>7</sup> *Thésée*, dans *Romans, récits et soties*, p.1453. D'ailleurs ce paragraphe est fait d'échos de ces pages.

<sup>8</sup> On reconnaîtra le passage du *Banquet* de Platon où Socrate dit avoir appris la vérité sur l'Amour de la sage Diotime.

trouverons. Du besoin même que nous ressentons, ils naîtront et répondront à notre appel.

J'ai bon espoir, mais il faut reconnaître que notre jeunesse est encore sous le choc de ce terrible raz-de-marée.

Sous un ciel désastré, la jeunesse d'aujourd'hui, ou du moins l'école existentialiste dont il est tellement question, semble s'être approprié le triste mot de Barrès : « De quelque point de vue qu'on le regarde, l'univers et notre propre existence ne sont qu'un vacarme vide. »<sup>9</sup>

Et tout récemment, nous avons entendu répéter par Roger Martin du Gard (ou du moins par un de ses héros), et par Jean Rostand qui fait écho à Barrès, et par Camus, Sartre et nos autres existentialistes, que nous vivons dans un monde absurde où les choses n'ont pas le moindre sens.

J'aimerais dire aux jeunes de notre époque : c'est à vous de donner un sens à ce monde!

C'est aux êtres humains de le faire, et nous devons commencer par eux. Ce monde, ce monde sans sens, va-t-il acquérir un sens de nouveau? Cela dépend uniquement de vous. Le monde sera ce que vous, vous en ferez.

Peu après, les fondements furent jetés pour ma collaboration à l'hebdomadaire fondé par Pierre Herbart avec le soutien financier de Gide, *Terre des hommes*. En compensation de quelques-uns de mes articles, *De Vlam* reçut pour son numéro de Noël encore un article de Gide, qui laissa voir combien les vues de Gide coïncidaient avec celles de notre rédaction. De cet article aussi, qui ne fut jamais publié ailleurs que je sache, je cite les extraits les plus importants :

Je crois que l'étoffe allemande, que Hitler a maniée, est d'une nature plus plastique, plus pétrissable et docile que la française. Le Français ne laisse pas facilement voler son individualité, sa culture entière vise à aiguiser sa tendance innée à critiquer, qui le rend inapte à la soumission aveugle. Avant d'acquiescer, il examine : il a besoin de raisons bien fondées. Or, le national-socialisme, comme le fascisme et le communisme actuel, présupposent un renoncement à toute critique.

<sup>9</sup> Maurice Barrès (1862-1923, voir chapitre VI note 34) était contemporain de Gide, qui lut tout de lui mais lui reprocha de plus en plus son style flasque et ses vues nationalistes dogmatiques. Mais c'est surtout son pessimisme qui fait que Gide redoute l'influence de Barrès sur la nouvelle génération d'écrivains. Gide ne semble pas avoir cité cette remarque de lui dans ses propres essais critiques ou dans son *Journal*

Toute forme de totalitarisme promet le bonheur de l'humanité mais contient un profond mépris de l'homme, de l'être humain comme individu. Mais le christianisme nous enseigne justement la valeur de l'individu. (...) Cela m'irrite quand on parle de l'Anglais, de l'Allemand, du Français (...) Il y a des Anglais, des Français, des Allemands. Et une race, un peuple, peut bien être décrit par quelques traits communs, mais dans la masse il y a des gens qui s'en distinguent, et grâce à ce par quoi ils se distinguent, ils partagent ce qui est commun à tous les êtres humains; justement par leurs qualités individuelles, à travers elles, nous pouvons entrer en contact. (...)

Il peut y avoir une influence réciproque entre cultures, mais non pas une confusion de cultures, et ce n'est pas à désirer. Franchement, je crois qu'on ne peut plus parler aujourd'hui de cultures séparées. Il y a une culture occidentale, et toutes les diverses cultures européennes sont solidaires avec elle et lui sont reliées. Il est absurde de dire que l'une d'entre elles doit vaincre les autres. Shakespeare, Goethe, Montaigne, Dante, Pouchkine, Ibsen nous appartient à nous tous à titre égal.

De même, la dévastation terrible mais, hélas, inévitable de la guerre mène à l'appauvrissement non seulement d'une seule nation, mais de l'humanité entière. Les ennemis de la culture sont nos ennemis communs; nous devons les combattre ensemble. D'abord en nous-mêmes, en luttant contre l'idée fatale de notre supériorité. Cette supériorité est illusoire dans tous les cas, car elle se repose uniquement sur l'histoire. Pouvons-nous conclure, dans notre arrogance, que ceux qui n'ont pas encore parlé se sont tus parce qu'ils n'avaient rien à dire? N'est-ce pas plutôt qu'on ne leur a pas encore permis de parler?

Gide lui-même avait-il vieilli pendant cette guerre, et à cause d'elle? Parfois, en effet, il me paraissait soudain si vieux que je me demandais : combien de temps encore aurai-je cet ami? Pour la première fois, j'entendais des accents d'un abattement spirituel. Ainsi il me dit de sa vie à Tunis :

« J'ai relu les livres que j'avais admirés. Personne autour de moi ne s'y intéressait. Alors ils ont perdu leur goût. J'ai lu des vers de Victor Hugo à un lycéen vraiment doué. Ils ne lui faisaient rien. Alors je les ai trouvés fades. Et si le sel perd sa saveur... J'ai appris alors que l'œuvre d'art ne porte pas sa valeur en elle-même. Ce sont ceux qui la lisent, qui l'écoutent, qui lui donnent son éclat. Même le plus beau tableau, si rien ne vibre plus chez celui qui le regarde, ce n'est plus qu'un morceau de musée qui sera bientôt recouvert de poussière. Et n'en pas est-il pas ainsi avec nos sentiments? J'ai souvent l'impression que certains sentiments que nous chérissons ne veulent plus rien dire pour les jeunes d'aujourd'hui. Intégrité, sympathie, respect des autres, individualisme...

Ils vivent d'une sensation à l'autre. S'ils vivent pour quelque chose, c'est pour le pouvoir, mais à quoi leur sert-il? J'ai souvent dit que j'espérais être jugé en appel. Maintenant j'ai parfois peur qu'il n'y ait pas d'appel. Où trouver désormais une cour d'appel alors que la justice disparaît? »

Mais n'étaient-ce pas là des échos de la guerre, et n'avait-il pas toujours eu de pareils abattements? Déjà au Maroc, en 1935, je l'avais vu sembler soudain un vieillard au bord de la tombe. Quelques heures plus tard, les nuages étaient passés et il partait tout seul pour une promenade à la recherche d'une aventure. Ses maux de tête, ses démangeaisons intolérables, son insomnie étaient certes réels, mais on finissait par presque ne plus y croire, car il était lui-même le premier à les oublier. Avec ses plaintes sempiternelles, il rappelait un peu quelque paysan malin qui trouve toujours de quoi se plaindre : le temps ne lui convient jamais et ses rhumatismes ne font qu'empirer. Mais si on veut lui faire garder le lit, on le voit une heure plus tard dans son champ à faucher l'herbe.

Un psychiatre néerlandais me raconta une fois qu'il voyait dans ces plaintes, ce besoin d'un peu de pitié, un symptôme d'un groupe de gens qui, dans leur enfance, ne voulaient pas jouer avec les autres et sont donc devenus homophiles. Cela semble être tout à fait mon cas et celui de Gide. Mais reste la question de savoir comment les autres garçons sentirent que nous n'étions pas vraiment comme eux, bien que nous fussions assez sportifs, et pourquoi nous rêvions de ces garçons bien que nous n'ayons pas manqué d'admiratrices, ni alors ni plus tard. Pourquoi ne suivîmes-nous pas notre pente en descendant, en devenant dès l'école primaire des Don Juan qui auraient fait pâlir d'envie les autres garçons? Car les filles ne se montraient point indifférentes envers nous!

Mais il est tout à fait stupide de maintenir qu'on peut guérir quelqu'un en le rendant conscient de cette tendance à se plaindre et de sa cause. Gide et moi étions conscients d'avoir été rejetés dans notre jeunesse et nous l'avons décrit à plusieurs reprises, lui dans *Si le grain ne meurt*, moi dans *Een lotje uit de loterij* et *De jeugd van Judas*. Si nous n'avions pas été conscients de cette tendance, nous en aurions été bien informés, lui par la Petite Dame, moi par ma femme!

Naturellement, une grande sensibilité et des efforts extraordinaires peuvent provoquer des abattements, mais il n'y a pas de meilleur remède à cela que la possibilité de s'en plaindre avec un ami intime. Souvent, le mal est déjà passé quand la plainte est exprimée, et le



destinataire d'une lettre est toujours à hocher la tête par sympathie alors que l'expéditeur est déjà remonté au septième ciel.

Gide et moi reconnaissons cela l'un dans l'autre et, quand nous parlions ensemble, nous en riions souvent bien fort. Sans cela, nous n'aurions pas pu tolérer nos lettres larmoyantes pendant toutes ces années. Nous osions écrire ces lettres, justement, parce que nous savions d'avance que l'autre les prendrait avec un grain de sel, et le fait que nous pouvions nous plaindre sans que cela offense l'autre était une des bases les plus solides de notre amitié.

Un bel exemple d'une telle crise de plaintes, oubliée le lendemain, date de mon voyage en Allemagne avec Gide en 1947.<sup>10</sup>

À Francfort, les journalistes et photographes entourèrent Gide comme des moustiques. Soudain, ce fut trop. Il fit tomber une caméra des mains d'un photographe, ce qui nous valut un article infâme dans ce journal. Dans l'hôtel, il me confia qu'il n'en pouvait plus, et que rien au monde ne le persuaderait de continuer son voyage. Ses démangeaisons étaient devenues intolérables. Il voulait rentrer à Paris ce soir même. Mais on nous attendait dans la zone d'occupation française.<sup>11</sup> Je passai plus d'une heure au téléphone. On attira mon attention avec insistance sur les conséquences politiques néfastes qui s'ensuivraient si Gide annulait sa visite à Mayence. Je me trouvai dans un dilemme désespéré, déchiré entre ma responsabilité de la santé de Gide et celle de sa réputation. Refuser de rendre visite à la zone française, ce serait certainement interprété comme une démonstration contre la France.

À la fin Gide se laissa quand même transporter à Mayence, comme gravement malade. Il se coucha immédiatement, et le gouverneur promit d'envoyer ses meilleurs médecins le lendemain matin. Vers six heures du matin, on frappa à la porte de ma chambre. Je me levai en proie à une angoisse indicible. Quand j'ouvris la porte, Gide était là, revenu à la vie : « Vite, mon garçon ! Il fait un temps plus que splendide. Échappons-nous vite faire une promenade. »

<sup>10</sup> Gide et Last visitèrent Francfort, Mayence, Tübingen et Munich, où ils prirent la parole devant le Ralliement de la jeunesse allemande (voir le chapitre VIII plus loin).

<sup>11</sup> Après la défaite des nazis, les Alliés divisèrent l'Allemagne en quatre zones d'occupation militaire. La France occupa le sud-ouest du pays (Rhénanie-Palatinat, Bade-Wurtemberg, Sarre).

Notre randonnée dans les sapinières dura bien jusqu'à dix heures. Quand nous rentrâmes dans l'hôtel, deux professeurs et un Geheimrat nous attendaient depuis une heure déjà. Gide se sauva à sa chambre par un escalier de service. « Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici? Qu'ils me laissent en paix. Encore un instant, et ils gêneront mon humeur... »

« Mais c'est toi qui les as appelés! »

« Moi? Non, par exemple! Pourquoi? »

« Pour tes démangeaisons! »

« Mes démangeaisons! Mais c'était hier, ça! C'est passé depuis longtemps. Je te répète que je ne veux pas les voir! Ils m'ennuieraient! »

Il n'y eut pas moyen de le persuader de descendre, et j'eus donc la tâche délicate de renvoyer trois médecins furieux. Gide sembla n'y voir qu'une énorme plaisanterie. Cet après-midi même, nous déjeunâmes avec le gouverneur et Gide prononça à l'université son meilleur discours.

Autre exemple, qui date de 1949, peu avant mon départ pour Bali, lors de la dernière visite que je lui fis : « Cher ami, je me sens vraiment trop vieux. Je t'accompagne jusqu'au coin, mais je ne saurais aller jusqu'au métro. »

Je trouvais qu'il exagérait déjà en voulant descendre avec moi, mais une fois au coin, il m'accompagna quand même au métro rue du Bac. Et une fois dans cette rue, il me demanda si je connaissais les peintures murales de Delacroix dans l'église Saint-Sulpice. De là, il m'emmena à la rue Monsieur-le-Prince pour me montrer la chambre où il avait logé comme étudiant. De la rue Monsieur-le-Prince à la Sainte-Chapelle. De la Sainte-Chapelle nous suivîmes les quais jusqu'à la rue Vaneau. Je crois que nous marchâmes pendant deux heures environ.

Devant la rue Vaneau, il dit soudain d'une voix plaintive : « Ah, cher, maintenant je suis vraiment trop fatigué pour t'accompagner jusqu'au Métro. » Nous nous sommes embrassés. Je ne pouvais savoir que c'était pour la dernière fois. J'avais toujours le sentiment qu'il était un de mes amis les plus jeunes.

Pendant les années après la guerre, je logeai souvent chez Gide, car nous avions beaucoup de choses à discuter. Je traduisis coup sur coup son *École des femmes*, *Œdipe*, *Thésée* et un de mes favoris parmi ses livres, *El Hadj*. Je traduisis aussi *Gide och människan* (*Gide et l'homme*) de Göran Schildt et je révisai ma traduction antérieure du *Retour de l'enfant prodigue* pour une mise en scène en plein air.

Sous la direction d'Abraham van der Vies,<sup>12</sup> *Le fils prodigue* fut monté pour le NCJV<sup>13</sup> dans le théâtre en plein air d'Ommen. À la dernière minute, Gide ne put pas venir pour des raisons de santé. Ce fut un grand succès, et cela prouve combien sa problématique avait encore à dire à la jeunesse hollandaise. François de Montfort écrivit :

Moi, Français qui ne comprends pas un mot de néerlandais, je ne peux pas dire combien cette pièce m'a ému. Je l'ai comprise quand même, car je connais la nouvelle de Gide. D'abord cela m'a ému parce que c'était une pièce de Gide, et qu'elle était montée pour la jeunesse. Mais aussi à cause de l'émotion dramatique à laquelle l'excellente mise en scène d'Abraham van der Vies a tellement fait justice. Une mise en scène admirable ! Car une pièce de théâtre et une pièce en plein air, c'est loin d'être la même chose. Ici diverses trouvailles techniques ont beaucoup contribué à la réussite, par exemple, les haut-parleurs disposés autour de la scène de sorte que le son venait constamment d'un autre endroit. Et les acteurs, avec leur jeu tout simple et sans gestes déclamatoires, méritent tous les compliments. Je n'hésite pas à dire que cette œuvre de Jef Last sera quelque chose de durable pour nous autres Français. C'est la première fois, que je sache, qu'on a essayé une telle tentative de réalisation. D'ailleurs je n'ai pas à insister sur le caractère profondément révolutionnaire de cette pièce, il suffirait de citer quelques passages.

Mais cela donne lieu à certaines observations. Et d'abord sur le succès que cette pièce a eu parmi de jeunes spectateurs chrétiens libéraux. Je me rappelle que Jef Last, avant la représentation, n'était pas du tout confiant quant aux réactions possibles. J'ai parlé à divers garçons et jeunes filles. Je dois dire que quelques-uns ne m'ont pas caché leur mécontentement de certains passages. Mais ils n'ont pas tous été de cet avis, et qu'est-ce qu'on peut exiger de mieux d'une pièce, sinon qu'elle provoque des discussions ? La ferveur de ces discussions était souvent si grande que Gide aurait été très content. Reste à espérer que cette représentation ne sera pas la seule. Je ferme ce compte rendu d'un acte artistique que je n'oublierai pas de sitôt en exprimant le souhait de voir cette pièce en version française, mise en scène pour un jeune public français.

Chez Gide, tout était comme autrefois, sauf que la vieille fidèle Eugénie était morte. Gide faisait son petit traintrain matinal dans la cuisine, en pantoufles, parfois dans le splendide kimono en soie que les

<sup>12</sup> Directeur du Nederlandse Opera à Amsterdam lors de sa fondation après la guerre. Il y modernisa l'art du décor scénique.

<sup>13</sup> Nederlands Christelijke Jongens-Vereniging, organisme chrétien pour jeunes hommes (YMCA).

Russes lui avaient offert en 1935, dans un restaurant des Champs-Élysées. Il se servait toujours des allumettes soufrées, qui pouvaient abominablement et dont les têtes se détachaient, qu'il disait meilleur marché que les allumettes ordinaires. Il faisait du thé beaucoup trop pâle et nous déjeunions de pain sans beurre et d'un œuf à la coque. Pierre Herbart habitait l'arrière-chambre et utilisait aussi le studio pour rédiger *Terre des hommes*. Gide avait une peur presque exagérée de le déranger et s'essayait pour écrire à n'importe quelle petite table, un cahier aux genoux, ou dans l'ancienne petite pièce de Mme Davet. À midi nous allions manger dans quelque petit bistro. Gide craignait toujours de laisser un pourboire trop petit ou trop grand, et s'irritait un peu parce que je ne voulais pas le conseiller, car moi aussi, j'ai des difficultés à ce sujet. Klaus Mann se trompe en datant notre dîner ensemble de 1937.<sup>14</sup> Chose curieuse, il semble croire que la guerre d'Espagne date d'avant notre voyage en Russie. Le dîner n'eut pas lieu après la parution des *Retouches* mais après la guerre. Mais son récit est exact, sauf qu'il ne rapporte pas notre conversation sur Érasme. Cela m'a toujours surpris que Gide ait prêté si peu d'attention à Érasme, qui me paraît très proche de lui, plus proche même que Goethe. Gide croyait que son éducation calviniste lui avait peut-être inculqué certains préjugés contre Érasme. Moi, je me serais plutôt attendu au contraire. Nous parlâmes du marquis de Sade, dont Gide avait les œuvres complètes dans sa bibliothèque. Il prétendit qu'il trouvait Sade tout à fait illisible et ne comprenait pas l'enthousiasme pour cet auteur de la part de certains surréalistes. Plus tard, cela me parut très curieux, car enfin de nombreux arguments de *Corydon* (sur la pédérastie chez les peuples belliqueux) sont tirés presque mot à mot de la *Philosophie dans le boudoir* de Sade (éd. de 1948, p.190). Mais à cette époque, je n'avais pas encore lu Sade.

<sup>14</sup> Nous n'avons sous la main que la version anglaise du livre de Klaus Mann : *André Gide and the Crisis of Modern Thought*, Londres : Dennis Dobson, 1948. On y lit que Mann et Last déjeunèrent avec Gide « quelques mois après que l'affaire [c.-à-d. la réaction au *Retour de l'URSS*] se fût calmée » et qu'on parla de ce livre et de la situation politique en Europe, notamment de la guerre d'Espagne, « dont Last venait » (p.170-1). Par « après la guerre » Last veut donc dire : après la guerre d'Espagne. Il est exact qu'à la p. 164 Mann dit que déjà, au moment de partir avec Gide et les autres pour la Russie, Last « avait été (...) un soldat de la République espagnole. » (Les traductions sont de nous). D'ailleurs le livre de Mann est une étude excellente sur l'œuvre de Gide, à revoir.

Je retrouvai un à un les autres amis : Julien Green, avec qui je n'eus jamais beaucoup de contact, Groethuysen et Joseph Breitbach, dont Gide m'avait fortement recommandé *Rot gegen rot* et *Les Rivaux*.<sup>15</sup> Roger Martin du Gard, que j'ai toujours trouvé sympathique, et Malraux.

Je ne savais pas encore que Malraux était intime de de Gaulle, mais ce qu'il nous raconta un après-midi dans la petite salle de travail de Gide sur ses années comme ministre, sur la terreur intellectuelle des communistes et sur leurs intrigues politiques, était si sensationnel que le journaliste en moi brûlait du désir de publier quelque chose là-dessus. Gide fut tout bonnement horrifié :

« Ce serait un énorme abus de confiance! Ce serait bas! Je te défends d'en publier un seul mot! »

« Mais je propose de faire d'abord un aperçu, de le soumettre à Malraux et puis de lui demander si je peux en publier quelque chose. »

« Tu n'en feras rien! Si Malraux a parlé si librement, c'est qu'il se croyait entre amis, sans risque d'indiscrétion. Je veux que tu détruises ces notes tout de suite! »<sup>16</sup>

Ces paroles peuvent surprendre quand on lit cette note de Roger Martin du Gard :

L'indiscrétion de Gide.

Je constate avec mélancolie que les rapports de Gide avec ses intimes tendent à devenir unilatéraux. Impossible de lui rendre la confiance qu'il nous témoigne. La gêne que nous éprouvons à trouver dans son Journal des traces si fréquentes de nos conversations, n'est évidemment pas étrangère à notre réserve; mais, plus encore, l'irritation (ou les embêtements sérieux) que nous causent trop souvent ses perpétuelles indiscrétions auprès des uns et des autres!<sup>17</sup>

Nous rendîmes visite aussi à Schlumberger et à Mauriac. Avec ces amis de la première heure je me sentais de moins en moins à l'aise.

<sup>15</sup> Joseph Breitbach (1903-80), écrivain allemand qui fut toujours actif pour l'entente franco-allemande. Il vint vivre en France en 1929 et devint l'ami de Jean Schlumberger, renonça à sa citoyenneté allemande et ne rentra à Munich qu'en 1961. Son roman *Rot gegen Rot* date de 1929 et *Rival et rivale* de 1932.

<sup>16</sup> Last continua à vouloir publier les révélations de Malraux. Gide dut le rappeler à l'ordre dans une lettre : « Je te conseille vivement de renoncer à ce projet » (*Correspondance* p.116, 16 juillet 1946). Est-ce un peu par dépit que Last rappelle ici le fait que Gide aussi était capable d'indiscrétions?

<sup>17</sup> *Notes sur André Gide*, p.114-15.

J'avais toujours l'impression qu'ils me regardaient comme un intrus. Par contre, je n'avais jamais eu cette sensation avec Saint-Exupéry, que je trouvais le plus sympathique des amis de Gide. Je n'oublierai jamais les incroyables tours de cartes avec lesquels il savait nous amuser des soirées entières et qui combinaient d'une manière si remarquable la dextérité et la lucidité psychologique. Mais nous ne le reverrons plus.<sup>18</sup>

Je ne crois pas avoir rencontré Catherine Gide avant la mort de Mme Gide. Je crois que je n'étais même pas au courant de son existence. Je savais bien, dès la première rencontre, qu'elle n'était pas la fille de Mme Gide, mais une petite-fille de la vieille madame van Rysselberghe. Des amis obligeants m'ont chuchoté dans l'oreille que Pierre Herbart avait épousé la fille de celle-ci pour garder secrète la paternité de Gide. Je n'ai jamais pris la peine de découvrir si ces rumeurs étaient vraies. Je comprenais intuitivement que, plus encore que son mariage, c'était là le secret le plus profond de la vie de Gide, qu'il ne voulait partager avec personne.

Mais j'étais frappé par l'importance toujours croissante qu'elle assumait dans la vie de Gide. La première mention d'elle dans une lettre de Gide, c'est quand il me rapporte comment la guerre s'était passée pour lui, sa famille et nos amis :

Mme van Rysselberghe m'avait rejoint à Alger le dernier mois de mon séjour là-bas, et je suis rentré à Paris avec elle, pour y retrouver Élisabeth et Pierre Herbart, lequel a joué un rôle très actif et risqué dans la résistance secrète et aventureuse. Tous deux sont maintenant à Cabris. Catherine va bien, travaille en vue du théâtre, et est mère d'une petite Isabelle de quatre mois.<sup>19</sup>

Elle reparait dans une lettre du 6 novembre de la même année :

Catherine (elle m'a souvent demandé ce que tu devenais) est exquise, et on ne peut plus affectueuse avec moi. Mais je me refuse à avoir des relations avec le communiste stalinien qui l'a rendue mère (une charmante petite fille de 18 mois)

<sup>18</sup> En effet, Saint-Exupéry, pilote de guerre, disparut en mission en 1944.

<sup>19</sup> *Correspondance* p.111. Last a cité cette lettre plus haut déjà; c'est la première qu'il ait reçue de Gide depuis la guerre. Il commente « à Cabris » par « en sûreté. »

sans être marié avec elle et avec qui elle vit – et qui ne me plaît guère, ou point du tout.<sup>20</sup>

Avant la guerre, quand je la trouvais en fait plus charmante que plus tard (beaucoup plus enfantine, enthousiaste et moins calculatrice), Gide parlait d'elle souvent avec une légère irritation. Il ne croyait pas tellement à son talent pour le théâtre et la trouvait égoïste et versatile. Pendant son premier mariage, avec le communiste que Gide me représentait toujours comme rien moins qu'un maître-chanteur, j'avais parfois l'impression qu'il y avait là une vraie tragédie. Mais après la guerre, les choses avaient tout à fait changé. Il n'y avait pas de père plus affectionné envers sa fille, ni de grand-père plus fier de sa petite-fille, que Gide. Il fallait parfois sourire un peu en voyant ce père de famille parfait qui avait pourtant écrit dans le temps « Familles, je vous hais! » Si jamais je voyais Gide aussi avare qu'on le disait, c'était seulement à cette époque-là, et exclusivement quand il pensait à l'héritage de Catherine. Était-ce vraiment prudent, se demandait-il, d'acheter encore une voiture? Est-ce que l'argent du prix Nobel allait être raflé par les impôts? Les droits de succession en France étaient vraiment exorbitants! Et cela, après toutes ses assurances qu'il ne voulait point laisser de richesses! Mais n'avait-il pas toujours pris un certain plaisir à se laisser régenter par sa famille, et donc maintenant par Catherine?

Le prix Nobel et le doctorat honoris causa d'Oxford<sup>21</sup> le laissèrent moins indifférent qu'il n'aimait prétendre. Je crois aussi qu'il avait toujours espéré être élu à l'Académie (voir son *Journal 1939-1949* du 1<sup>er</sup> janvier 1946, p. 287). Ce fut donc un choc quand Duhamel y fut élu. Il réécrivit et déchira au moins cinq fois son télégramme de

<sup>20</sup> Là où la *Correspondance* (p.114) a «une charmante petite fille de 18 mois» (Isabelle), Last met «une chère jeune fille de dix-huit ans» (Catherine). Remarquant que le chiffre de Gide est inexact, puisque en août de la même année Isabelle n'avait eu que quatre mois, il aura essayé de le corriger. Catherine avait déjà vingt-deux ans, mais il ne le savait sans doute pas.

<sup>21</sup> Gide reçut ces honneurs en 1947. Duhamel avait été élu à l'Académie française dès 1935. À en juger par une conversation longuement rapportée dans les *Cahiers de la Petite Dame* (II p.534-5, le 27 avril 1936), il avait vigoureusement brigué cet honneur...

félicitations. Avec son vieil intérêt pour le cinéma, ce n'est pas étonnant qu'il se soit réjoui de voir filmer ses livres. Mais aurait-il toléré les déformations qu'on faisait subir à ses oeuvres en les filmant?

Je me rappelle qu'il m'emmena à une projection de la *Symphonie pastorale*, qu'il fallait synchroniser. On nous fit entendre à quel point certaines séquences s'accordaient merveilleusement à la musique de Beethoven. Gide sembla convaincu : « Cela est bien remarquable... On dirait presque que la musique a été écrite pour cette scène. » Mais avant même de repartir, il soulevait des objections : « On pourrait illustrer la musique de Beethoven avec un film, mais illustrer un film avec la musique de Beethoven, non, ça ne va pas. Ce serait manquer de respect. » Là encore, des scrupules remarquables pour quelqu'un qui nommait Beethoven dans la même phrase que Wagner, qu'il méprisait!<sup>22</sup>

Quand je lui dis que je trouvais la fin du film beaucoup trop sentimentale : « que veux-tu? Bien sûr, tu as raison. C'est une faute. C'est tout à fait contre mon avis. .. Je le leur ai dit, moi aussi. Ils répondent qu'autrement, le film ne réussira pas auprès du public. Et puisque c'est un de mes neveux qui le finance ... »

Diverses faiblesses de Gide se firent voir dans les dernières années de sa vie, comme parfois, en Espagne, sous la peau d'un mourant, je voyais reparaître soudain le visage de l'enfant original. Des traits de sa jeunesse qu'il décrit dans *Si le grain ne meurt*, qu'il prétend avoir reconnus et avoués en public. Et pourtant son masque mortuaire garde la même dignité essentielle qui marqua sa vie. Son ami Rilke<sup>23</sup> aurait été content de cette mort mûrie en lui depuis longtemps, comme un fruit.

<sup>22</sup> En effet, Gide critiquait de plus en plus la redondance et le pathos de Beethoven; cf. *Journal* p.325, 624, 1207, et les *Cahiers de la Petite Dame* III p.138 : « quel pathos! Que de rhétorique musicale, quelle agitation pour rien! Et ce gonflement! et ces crescendo perpétuels! » Quant à Wagner, « j'ai la personne et l'œuvre de Wagner en horreur, » dit-il très tôt (*Journal 1889-1939* p.259).

<sup>23</sup> Rainer Maria Rilke (1875-1926), le grand poète autrichien qui traduisit *Le Retour de l'enfant prodigue*. Il formule sa pensée maîtresse, par exemple, dans « Le livre de la pauvreté et de la mort » (1902), la 3e partie de son *Livre d'heures* : « Car nous ne sommes que l'enveloppe et la feuille, la grande mort, que chacun porte en soi, c'est le fruit, autour duquel tout tourne » (c'est nous qui traduisons)..



Je me rappelle aussi l'humanité entière de notre dernière conversation, sur Vercors, <sup>24</sup> quand Gide me montra les dessins que cet auteur avait faits alors qu'il signait toujours de son vrai nom, Jean Bruller : « Vois-tu l'ironie aimable de ces dessins? Le courage qu'il met à se relativiser? Aujourd'hui il croit être devenu un vaisseau de la flotte, qui doit montrer notre drapeau partout. Il représente 'la Patrie.' Ah, j'espère ne jamais rien représenter sauf moi-même. Pas la France, pas l'Europe... l'homme! »

Parlant des dernières années à Pontigny, <sup>25</sup> Roger Martin du Gard écrit : « Gide n'a pas tenu sa place, dans cette décade. Les jeunes se détournent de ce vieillard. Les moins irrespectueux le révèrent encore, mais comme une pièce de musée. » <sup>26</sup>

Nous avons vu dans le rapport de François Montfort, cependant, que la jeunesse néerlandaise ne se détournait point de Gide. Je parlai plus tard à Paris avec des étudiants irakiens qui avaient entendu Gide à Beyrouth. <sup>27</sup> Ils ne se fatiguaient pas de dire combien son discours leur avait été une révélation. J'ai sur mon pupitre des traductions récentes de Gide vers le chinois. Non seulement ce que le jeune Sheng me dit, mais toute la littérature chinoise des années 1930, témoigne de l'énorme influence de Gide. Chairil Anwar <sup>28</sup> fit une traduction excellente du *Retour de l'enfant prodigue* en indonésien (que j'eus le plaisir d'envoyer à Gide, depuis Djakarta, peu avant sa mort). De nombreux jeunes écrivains indonésiens disaient qu'Anwar idolâtrait Gide et que celui-ci, à travers Anwar, avait eu une grande influence sur le Pudjangga Baru, le mouvement littéraire d'après la guerre.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de l'énorme enthousiasme que Gide éveilla parmi la jeunesse allemande, lors de son

<sup>24</sup> Auteur que nous avons vu au chapitre VI, note 37.

<sup>25</sup> Pontigny (Yonne), lieu de débats culturels nommés « décades » (1910-14 et 1922-39) dont Gide était une figure importante.

<sup>26</sup> *Notes sur André Gide* p.123, septembre 1937.

<sup>27</sup> Gide prononça une conférence à Beyrouth en avril 1946. Il raconta à son retour « qu'il a fait (...) une conférence sensationnelle contre l'influence des Jésuites et de Barrès, qui là-bas est encore considéré comme un dieu. (...) une résistance un peu étonnée d'une partie de l'auditoire ne rendit que plus sensible l'éclatant succès qui lui fit la jeunesse » (*Cahiers de la Petite Dame* 21 avril 1946, IV p.22).

<sup>28</sup> Poète indonésien (1922-47), fondateur d'un mouvement littéraire patriotique.

voyage en 1947, et de l'écho que son œuvre et ses paroles trouvèrent parmi eux. On pourrait se demander si cela s'explique par un simple décalage de temps, puisque ces pays-là se trouvaient dans un état culturel arriéré par rapport à la France. À plusieurs égards, c'était vrai, mais je crois que la vraie cause est plus profonde. Gide appartenait à la génération de Henriette Roland Holst et de Gorter,<sup>29</sup> qui était fondamentalement – on dirait presque incurablement – optimiste : malgré toutes ses réserves, malgré les expériences les plus amères, elle continua à croire au « progrès. »

Nous lisons dans les *Nouvelles Nourritures* de Gide :

Mais cette certitude : que l'homme n'a pas toujours été ce qu'il est, permet aussitôt cet espoir : il ne le sera pas toujours. Moi aussi, parbleu, j'ai pu sourire, ou rire avec Flaubert, devant l'idole du Progrès; mais c'est qu'on nous présentait le progrès comme une divinité dérisoire. Progrès du commerce et de l'industrie; des beaux-arts surtout, quelle sottise! Progrès de la connaissance, oui certes. Mais ce qui m'importe c'est le progrès de l'Homme même.

Que l'homme n'ait pas toujours été ce qu'il est; qu'il se soit lentement obtenu, voici qui ne me paraît plus contestable, en dépit des mythologies. Notre regard, borné à un petit nombre de siècles, peut reconnaître dans le passé l'homme toujours pareil à lui-même, admirer qu'il n'ait point changé depuis le temps des pharaons; mais plus s'il plonge dans les « gouffres de la préhistoire. » Et s'il n'a [pas] été toujours été tel qu'il est, comment penser qu'il le demeurera toujours? L'homme devient.<sup>30</sup>

Il est vrai qu'il écrivit cela à une époque optimiste où il croyait encore au renouvellement qui rayonnerait de la Russie. Mais après la guerre, il me mit son *Thésée* entre les mains en déclarant expressément que je devais voir dans ce livre son « testament, » ses « dernières volontés. » Et les dernières paroles de Thésée témoignent toujours de la même confiance inébranlable en l'avenir :

Si je compare à celui d'Œdipe mon destin, je suis content; je l'ai rempli. Derrière moi, je laisse la cité d'Athènes. Plus encore que ma femme et mon fils, je l'ai

<sup>29</sup> Auteurs néerlandais qui chantaient la beauté et la nature et qui croyaient au progrès de l'humanité, donc qui avaient des vues politiques de gauche. Nous les avons vus au chapitre III (note 9).

<sup>30</sup> *Romans, récits...* p. 290-1. Par « mais plus » dans l'avant-dernière phrase, Gide veut dire : mais notre regard ne peut plus reconnaître... si... Raccourci frappant.

chérie. J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon oeuvre. J'ai vécu.<sup>31</sup>

Cet optimisme, cette foi, cette confiance, qui avaient disparu dans la France exténuée, se rencontraient toujours parmi une partie de la jeunesse allemande, qui trouvait que « maintenant, tout va changer. » On le trouve aujourd'hui encore parmi presque toutes les populations orientales. Partout où cette confiance domine, Gide aura toujours quelque chose à dire aux jeunes. Partout où elle est perdue, il sera un morceau de musée, car alors les cordes qui peuvent vibrer à sa musique sont cassées.

<sup>31</sup> *Romans, récits...* p.1453, dernier paragraphe de cet essai.